

Principaux épisodes des *Histoires Vraies*

Livre I

préambule : avertissement au lecteur (paragraphe 1 à 4). Lucien fustige les écrivains prétendant dire la vérité tout en proférant mensonge sur mensonge.

départ du navire, à partir des colonnes d'Héraclès : un jour de beau temps, puis 79 jours de tempête; le 80e jour, le soleil réapparaît.

- ✚ arrivée dans l'île des femmes-vignes (7-8), où tout est sous le signe de Dionysos : fleuve de vin, contenant des poissons pleins de lie, et ayant pour source des créatures dont le haut du corps est celui d'une femme et le bas, une vigne. Elles s'unissent sexuellement à quelques compagnons du narrateur qui, de ce fait, se retrouvent à tout jamais prisonniers d'elles et prennent racine à leur tour.

Le navire est pris dans un tourbillon/ouragan (9 : τυφών); il s'ensuit un voyage aérien de sept jours et sept nuits.

- ✚ **Arrivée sur une terre « habitée et cultivée »** (χώραν οικουμένην τε καὶ γεωργουμένην), **qui se révèle être la Lune. (I 9-10)**

– Guerre entre les Solaires et les Lunaires, à laquelle le narrateur et ses compagnons prennent part. (13 à 20)

– Description des habitants de la Lune et de leurs mœurs singulières (22 à 26 inclus). Passage où Lucien explique comment ce qui se passe sur la Terre est aperçu depuis la Lune.

Départ de la Lune; la navigation dure un jour et une nuit. (27 et 28)

- ✚ Arrivée à Lanterneville (une ville située dans les airs) (29)

- ✚ Passage près de Coucouville-les-Nuées (29)

« Amerrissage » et navigation par deux jours de beau temps. (29 et 30)

- ✚ **Séjour à l'intérieur de la baleine** (I 30 sqq)

– récit du vieillard (34 et 35)

– guerre contre les autres habitants de la baleine. (36 à 39)

– séjour (qui dure un an et huit mois) dans la baleine.

Sortie de la baleine, retour sur la mer ; spectacle des hommes montés sur des îles comme sur des trières et combat naval. (40 à 42)

Livre II

Départ de la baleine; la navigation se fait normalement pendant quatre jours, puis sur la mer gelée. (II 1-2)

- ✚ Arrivée et séjour de cinq jours sur l'île de fromage, au milieu d'une mer de lait. (3)

Départ de l'île de fromage ; retour sur la mer bleue et salée (4) ; rencontre avec les Pieds-de-Liège. Passage près de Liège. (4)

- ✚ **Arrivée dans l'île des Bienheureux** : (5)

- passage en jugement du narrateur et de ses compagnons (7)
- banquet des Bienheureux ; description de l'île, des mœurs et coutumes de ses habitants et passage en revue des personnages célèbres qui l'habitent. (11-22)

- Les suppliciés du Séjour des Impies attaquent l'île des Bienheureux et sont bientôt repoussés. Homère chante cette bataille. (23 et 24)

- nouvel enlèvement d'Hélène. (25 à 27)

- renvoi du narrateur et de ses compagnons; prédictions de Rhadamante concernant leur retour et promesse de leur venir en aide le cas échéant. (28)

Départ de l'île des Bienheureux (29) .

- ✚ Passage près de l'île des Impies; on voit qu'un supplice particulièrement cruel est réservé aux écrivains qui n'ont pas dit la vérité dans leurs ouvrages. (29 à 32)

- ✚ Arrivée dans l'île des Songes, où le narrateur et ses compagnons font un séjour de trente jours et trente nuits. (32 à 35)

- ✚ Arrivée chez Calypso, dans l'île d'Ogygie. (35 et 36)

Deux jours de tempête; combat naval contre les Citrouillopirates, eux-mêmes attaqués par les Marins-de-Noix. Démêlés avec les pirates montés

sur des dauphins. (37 à 40)

-échouage dans un énorme nid d'alcyon ayant une forme de radeau;
métamorphose du navire. (40 et 41)

-navigation sur les cimes des arbres. (42)

-passage de la crevasse qui s'est formée dans les eaux. (43)

-arrivée dans l'île des Têtes-de-Bœufs et bataille avec ses habitants.
(44)

-passage près des Hommes-Navires. (45)

-accueil par les Jambes-d'Anesses. (46)

-Reprise de la navigation ; le lendemain, arrivée en vue d'une terre ;
discussion sur l'attitude à adopter . (47) Une tempête survient, qui brise le
navire . Fin du récit.

Histoires vraies I 1-4

1. Les sportifs et ceux qui prennent soin de leur corps ne se préoccupent pas seulement de le maintenir en bonne forme et de faire les exercices au gymnase, mais aussi de se détendre de temps en temps (à dire vrai, ils tiennent cela pour la part la plus importante de leur entraînement) : je pense que, de la même manière, les hommes de lettres doivent, après avoir lu de nombreux ouvrages sérieux, détendre leurs méninges et leur rendre ainsi leur pénétration pour l'effort qui suivra.

2. Cette pause aurait la forme adéquate s'ils s'adonnaient à des lectures qui non seulement leur fournissent l'amusement proprement dit qui est donné par l'esprit et le bon goût (ἐκ τοῦ ἀστείου τε καὶ χαρίεντος), mais qui soient également propices à une méditation que les Muses ne désavouent pas (θεωρίαν οὐκ ἄμουσον), comme, je suppose, on le pensera de cet ouvrage-ci. En effet, il n'y a pas que l'étrangeté du sujet traité (τὸ ξένον τῆς ὑποθέσεως) ou le caractère plaisant du choix fait (τὸ χαρίεν τῆς προαιρέσεως) qui sera attirant pour eux, pas plus que le fait que nous avons rapporté ici des mensonges variés sous un jour vraisemblable et véridique (ψεύσματα ποικίλα πιθανῶς τε καὶ ἐναλήθως) ; c'est aussi que chacun des faits rapportés est une allusion — faite non sans comique (οὐκ ἀκωμωδῆτως ἤνικται) — à un ancien poète, écrivain ou philosophe qui a raconté bien des monstruosité et des affabulations. Je le les aurais bien nommés, mais tu vas les identifier tout seul à la lecture.

3. Parmi eux, il y a Ctésias de Cnide, qui a composé un ouvrage sur l'Inde et ses habitants sans les avoir vus lui-même ni avoir entendu un témoin digne de foi à ce sujet. Iamboulos aussi a écrit bien des choses étonnantes sur ce qu'il y a dans l'Océan: il a inventé un mensonge qui, certes, n'a trompé personne, mais il n'en a pas moins traité un sujet qui n'était pas dépourvu de séduction. Bien d'autres encore ont fait le même choix et ont raconté comme s'ils les avaient vécus des voyages et des errances, décrivant des bêtes gigantesques, des hommes cruels, des mœurs

singulières. Leur chef de file, celui qui leur enseigna cette manière de se moquer du monde fut l'Ulysse d'Homère, qui raconte à la cour d'Alcinoos la tyrannie des vents, les hommes à un seul œil, mangeurs de chair crue, sauvages, ou encore les animaux à plusieurs têtes, les métamorphoses de ses compagnons sous l'effet de drogues : voilà quel genre de bobards il débita à ces idiots de Phéaciens.

4. Je les ai donc tous lus, sans trop critiquer leurs mensonges, vu que c'était devenu une habitude même chez ceux qui se targuent de philosophie ; mais ce qui m'étonnait, c'est qu'ils pensaient écrire des choses qui n'étaient pas vraies sans qu'on s'en rende compte. C'est pourquoi, cherchant moi aussi, par pure vanité, à laisser quelque chose à la postérité, afin de ne pas être le seul à ne pas profiter de la liberté d'affabuler, du fait que je n'avais rien de vrai à raconter, puisqu'il ne m'était rien arrivé qui en vaille la peine, je me suis rabattu sur du faux (ἐπὶ τὸ ψεῦδος ἐτραπόμην), mais d'une manière bien plus honnête que les autres. Il y aura en effet un point, un seul, sur lequel je dirai la vérité : c'est quand je dis que je mens. Je crois que, ce faisant, je ne pourrais pas être en butte à l'accusation du public, puisque j'avoue moi-même que je ne dis rien de vrai. De fait, j'écris sur des choses que je n'ai ni vues, ni vécues, que je n'ai pas recueillies de la bouche d'un tiers, et même des choses qui n'existent pas du tout et ne sauraient avoir un début d'existence ; aussi, il faut que mes lecteurs n'en croient pas un seul mot.

le Pêcheur 20 : Μισαλαζών εἶμι καὶ μισογότης καὶ μισοψευδῆς καὶ μισότυφος καὶ μισῶ πᾶν τὸ τοιοῦτῶδες εἶδος τῶν μιαρῶν ἀνθρώπων

Je suis détestateur de fanfarons, de charlatans, de menteurs, de prétentieux, je déteste cette engeance dans sa totalité: ce sont des gens répugnants.

I 7-8

Nous n'avions pas beaucoup avancé que nous tombons sur une rivière qui charriait un vin exactement semblable au vin de Chios. Son cours était

large et profond, au point qu'il était navigable par endroits. Nous comprîmes alors qu'il fallait bien plus croire l'inscription de la stèle, en ayant sous les yeux les traces du passage de Dionysos en ces lieux. Je décidai de savoir où la rivière prenait sa source ; je remontai la berge le long de la rivière ; je ne trouvai aucune source, mais de grandes et nombreuses vignes, couvertes de raisins, et à chaque pied coulait goutte à goutte un vin limpide : c'était là que la rivière prenait sa source. On pouvait y voir beaucoup de poissons, qui avaient tout à fait la couleur et le goût du vin. Nous en pêchâmes et les mangeâmes, ce qui nous rendit ivres ! Bien sûr, en les ouvrant, nous découvrîmes qu'ils étaient pleins de lie ; mais plus tard, après y avoir réfléchi, nous les mélangeâmes avec les autres poissons, pêchés dans l'eau, et ainsi nous tempérions la force de notre nourriture vineuse.

8. Nous traversâmes le fleuve à un gué, et nous trouvâmes ces vignes prodigieuses ; en effet, la partie en terre formait un tronc solide et sain (qui pousse bien), mais, pour la partie supérieure, c'était des femmes, en tout point parfaites — au moins à partir de la taille — semblables à Daphné telle qu'on la représente chez nous, se transformant en arbre au moment où Apollon la rattrape. Au bout de leurs doigts poussaient les ceps, couverts de raisins. Elles avaient une chevelure formée de vrilles, de feuilles et de grappes. À notre approche, elles nous saluèrent et nous accueillirent, les unes en lydien, d'autres en indien, mais la plupart d'entre elles parlaient grec ; elles nous embrassèrent sur la bouche ; mais une fois qu'on les avait embrassées, on était instantanément ivre et on titubait. Elles ne nous permettaient pas, pourtant, de cueillir des fruits, car elles avaient mal et criaient quand on tirait dessus. En revanche, elles voulaient s'unir à nous ; deux de mes compagnons qui les avaient approchées ne pouvaient plus s'en détacher et étaient attachés par les parties sexuelles ; ils prirent racine et corps avec elles ; et déjà des sarments leur poussaient, à eux aussi, au bout des doigts, où s'entortillaient des vrilles : bientôt, ils porteraient eux aussi des fruits.

I 22-26

Je veux raconter les faits extraordinaires et incroyables que j'ai observés durant mon séjour sur la Lune. Tout d'abord, les habitants ne sont pas mis au monde par des femmes, mais par les mâles ; car c'est aux mâles qu'ils s'unissent, et ils ignorent jusqu'au nom de la femme. Ainsi, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, chacun d'eux tient le rôle de la femme, et au-delà, celui de l'homme. Ils portent les enfants non pas dans le ventre, mais dans le renflement de la jambe ; aussi, quand l'embryon est conçu, le mollet grossit ; on l'ouvre un peu plus tard et on en sort des bébés morts, on les expose au vent bouche ouverte et ainsi, on leur donne la vie. Je crois que c'est de là que vient l'expression « renflement de la jambe » (*γαστροκνημία*) du fait que, chez eux, c'est le mollet qui, au lieu du ventre, porte les enfants.

Mais je vais vous raconter quelque chose d'encore plus étonnant : il existe chez eux une race d'hommes appelée les Arborigènes, qui naît de la façon suivante : on coupe à un homme son testicule droit, on le met en terre et de cette bouture pousse un arbre très grand, charnu, semblable à un phallus, avec des branches et des feuilles, dont les fruits sont des glands longs de cinquante centimètres. Lorsqu'ils sont mûrs, on les récolte et on les casse pour en faire sortir les hommes. Ils ont des testicules postiches ; chez certains, ils sont en ivoire, chez d'autres — les plus pauvres — ils sont en bois ; ils s'en servent pour pénétrer leurs époux et faire l'amour avec eux. Lorsqu'un homme vieillit, il ne meurt pas, mais, tel une fumée, il se disperse et se transforme en air. Ils se nourrissent tous de la façon suivante : ils allument du feu, puis ils font cuire des grenouilles — chez eux, il y en a des quantités qui volent à travers les airs — sur les charbons. Pendant qu'elles cuisent, ils s'assoient autour du feu comme autour d'une table, avalent goulûment la fumée qui s'exhale et s'en régalent. Voilà pour leur nourriture. Comme boisson, ils ont l'air qu'ils recueillent dans une coupe et qui produit un liquide semblable à de la rosée. Ils n'urinent pas, ne défèquent pas, ils n'ont pas d'orifice là où nous en avons, ils ne peuvent s'unir aux jeunes garçons par le siège, mais

dans le pli du genou, au-dessus du mollet ; car c'est là qu'ils ont un orifice.

Chez eux, on trouve beau un homme chauve, sans aucun cheveu, et on exècre les chevelus ; sur les comètes, au contraire, on considère comme beaux ceux qui ont des cheveux. En effet, certains voyageurs ont fait des récits à ce propos. Néanmoins, ils laissent un peu pousser leur barbe au-dessus du genou ; leurs pieds sont dépourvus d'ongles, et ils n'ont, tous, qu'un seul orteil. Chacun d'entre eux a, au-dessus des fesses, une feuille de chou longue comme une queue, toujours verte et qui ne se brise pas s'ils tombent à la renverse. De leur nez coule un miel très âcre, et lorsqu'ils travaillent ou font une activité physique, tout leur corps transpire du lait dont ils font du fromage, en y ajoutant quelques gouttes de miel. Ils fabriquent de l'huile d'oignon, une huile très onctueuse qui embaume comme du parfum ; ils ont beaucoup de vigne, qui produit de l'eau, car les grains des raisins ressemblent à des grêlons et, à mon avis, c'est lorsque le vent s'abat sur ces vignes-là et les secoue qu'il grêle chez nous, quand les grappes s'égrènent. Ils se servent de leur estomac comme d'une besace, en y fourrant tout ce dont ils ont besoin, car ils peuvent l'ouvrir et la refermer ; apparemment, il ne contient pas d'entrailles ; du moins, l'intérieur est entièrement recouvert de poils et velu, de sorte que les nouveaux-nés s'y glissent quand ils ont froid.

Le vêtement des riches est fait d'un cristal souple, celui des pauvres de cuivre tissé ; c'est que, là-bas, les terres le produisent en quantité, et on le travaille en le trempant dans l'eau comme on fait avec la laine. Quant à leurs yeux, j'hésite à en parler, de peur de passer pour un menteur, tant ce que j'ai à dire est incroyable. Je dirai tout de même ceci : ils ont des yeux amovibles et on peut, à sa guise, les retirer et les garder en réserve jusqu'à ce que l'on ait besoin de voir. On les met alors en place et on voit. Beaucoup de gens perdent leurs yeux et se servent de ceux des autres pour voir. Certains en ont beaucoup de côté : ce sont les riches. Leurs oreilles sont des feuilles de platane, sauf chez les Arborigènes, qui sont les seuls à en avoir en bois. J'ai encore vu un autre objet étonnant, dans le palais royal : il s'y trouve un très grand miroir, au-dessus d'un puits peu

profond. Si l'on descend dans ce puits, on entend tout ce qui se dit chez nous, sur la terre, et si on regarde dans le miroir, on y voit toutes les cités et tous les peuples comme si on y était. J'ai donc regardé ceux que je connaissais ainsi que ma patrie tout entière. Et eux, me voyaient-ils ? Je ne puis encore le dire avec certitude. Quiconque doute de la véracité de tout cela, s'il va lui-même un jour là-bas, saura que je disais vrai.

I 29

« C'est là que nous eûmes la surprise de voir la cité de Coucouville-les-Nuées (...). Et moi, je me souvins du poète Aristophane, homme savant et disant la vérité, aux écrits duquel il est stupide de ne pas ajouter foi (ἀνδρὸς σοφοῦ καὶ ἀληθοῦς καὶ μάτην ἐφ' οἷς ἔγραψεν ἀπιστουμένου.). »

II 20

Au bout de deux ou trois jours à peine, j'allai trouver le poète Homère, profitant de ce que nous avions du temps libre l'un et l'autre ; je lui demandai notamment d'où il était originaire, en précisant que cette question tout particulièrement faisait l'objet de débats chez nous, de nos jours encore. Lui-même n'ignorait pas, disait-il, que, selon certains, il était de Chios, selon d'autres, de Smyrne, pour beaucoup, de Colophon ; en fait, il était de Babylone et, dans sa patrie, était appelé non pas Homère, mais Tigranès. Plus tard, lorsqu'il fut otage¹ chez les Grecs, il avait changé d'identité. Je l'interrogeai encore sur les vers considérés comme interpolés : étaient-ils de sa main ? Il affirma qu'ils étaient tous de lui. Je blâmai donc les critiques Aristarque et Zénodote, ainsi que leurs disciples, pour leur sottise. Quand il eut donné des réponses satisfaisantes à ces questions, je lui en posai une nouvelle : pourquoi donc avait-il commencé par le mot " colère " ? Il dit que cela lui était venu comme cela, sans qu'il y songe. Et je voulus encore savoir s'il avait écrit l'*Odyssée* avant l'*Iliade*, comme on le dit généralement ; il dit que non. Qu'il n'était pas non plus

¹ Jeu de mots sur le substantif *homèros* qui, en grec, signifie " otage ".

aveugle, comme on le dit, je l'ai su tout de suite ; je l'ai bien vu en effet, et je n'ai même pas eu besoin de le lui demander.

J'ai refait cela bien des fois, lorsque je voyais qu'il avait un moment ; j'allais le trouver et je lui posais des questions, et lui répondait toujours de bonne grâce, surtout après le procès, qu'il gagna. En effet, Thersite avait porté plainte contre lui pour outrage, à cause des moqueries qu'il avait proférées à son endroit dans son poème². Homère l'emporta, défendu par Ulysse.

II 35 (Ulysse à Calypso)

À présent me voici dans l'île des Bienheureux, et je regrette bien d'avoir renoncé à la vie que je menais chez toi et à l'immortalité que tu me proposais. Si j'en trouve l'occasion, je m'échapperai et je te rejoindrai.

² Cf. *Iliade* II 212sq. Thersite est " l'anti-héros " homérique : il est décrit comme laid et difforme, mais aussi lâche, querelleur, indiscipliné...